



Charles Sheeler, *American City Interior*, 1936. Painting on fiber board. Worcester, Massachusetts, Worcester Art Museum.

America, or at least the image he wishes to convey, is clear from his table of contents. In it are the usual chapters on Colonial America, the Wild West, and the growth of the big cities. There is scant attention paid to landscape, to portrait-painting, or to still-life; three categories of American realism which would at least serve to enlarge the image of America, if not to 'refurbish' it. Perhaps M. Mathey might wish to consider the 'refurbishing' of the image of France currently underway at the exhibition mounted by the Cleveland Museum of Art called *The Realist Tradition: French Painting and Drawing, 1830-1900*. Rural poverty and urban social calamities could not have been any worse in America at that time than that depicted by French artists of their own country.

Finally, there is the problem of the author's conception of certain themes in American painting. For instance, there is the chapter entitled 'The Realism of Acquired Wealth' which is little more than a hodgepodge of Civil War photographs and paintings by such disparate figures as Grant Wood and Andrew Wyeth. In the chapter titled 'From the Armory Show to the Depression' (a conception borrowed from Milton W. Brown's book of the same title) there is again

a lack of cohesion and coherence, and included are works decidedly non-realist in appearance like Marsden Hartley's *Portrait of a German Officer*.

The final chapter, 'From Concrete Reality to Photo-Realism,' also included a number of abstractions by Mark Tobey, Jasper Johns, and Christo. M. Mathey would have done himself a service as well as that of his readers if he had spent time defining at the outset, as did Professor Linda Nochlin in her book on French realism of the nineteenth century, just what is meant by realism.

Aside from the problems with the text and with the choice of illustrations, it should be mentioned that in this age when publishers routinely bleed and crop reproductions of art-works, that Skira has again produced a volume in which obvious care in this area has been taken. None of the illustrations has been cropped or bled, they are generally centered on the page, and the colour separation is good. One could only wish that the author had devoted as much care to his subject as he did in his earlier survey of French Impressionism.

RAYMOND L. WILSON
California State College at Stanislaus

PHILIP BOARDMAN *The Worlds of Patrick Geddes: Biologist, Town Planner, Re-educator, Peace-warrior*. London, Routledge & Kegan Paul, 1978. 528 + x pp., illus., \$31.50.

«'Mother, why is it that Daddy has so many enemies?' And with infinite sadness she said, 'Well you see, if a man does something that should be done, and tries to do it – perhaps succeeds in doing it – then others will say to those who should have done it: Why didn't you do it? And that makes them enemies.'»

C'est la première femme de Patrick Geddes qui parlait ainsi et elle résumait pour la postérité le côté tragique de cet Écossais génial qui est peut-être le père du meilleur urbanisme contemporain et à venir. Devant l'activité polyvalente et débordante de ce personnage immense – botanique, biologie, sociologie, géographie humaine, urbanisme, philosophie de l'éducation, etc. – on me pardonnera de n'évoquer ici que les impressions vitales de cette lecture.

La biographie de Philip Boardman est tellement touffue et déroutante, à l'image de Patrick Geddes, qu'il faut un certain courage pour aller au bout de cette «brique» de cinq cents pages, à la typographie rebutante. Mais le lecteur est bientôt récompensé de ses peines initiales, car cette *histoire* est absolument fascinante et inoubliable. C'est que Philip Boardman a un talent certain de narrateur, une capacité admirable d'évocation, dont voici un exemple: «When the Peninsula & Orient steamer from Bombay docked in Marseilles early in April 1924, it was an utterly enfeebled Patrick Geddes who had to be helped on the train to Montpellier. Despite his Bombay doctor's optimism the voyage had not been one of that happy convalescence which many times had been his lot. Instead he was on his back 'mostly all the 18 days to Genoa – only in last days up on deck for a few hours but never at dinner in cabin. Milk diet.' Yet he claimed it was not illness, but 'utter weakness & lassitude – a full experience of old age, such as never before!'» Patrick Geddes avait alors 70 ans, mais il devait vivre encore huit années d'une activité intense propre à essouffler un jeune homme de vingt ans. Geddes aimait la vie avec une passion lumineuse

qu'il semble avoir insufflée à son excellent biographe qui fut son élève à Montpellier justement, en 1925.

En arrivant à Montpellier en 1924, Patrick Geddes revenait d'un long périple aux Indes qui avait duré près de dix années où il avait fait des enquêtes urbaines sur le terrain en inventant ses propres techniques, où entre de nombreux retours intermittents en Écosse et ailleurs, il avait trouvé le temps et le génie de fonder un département de sociologie à Bombay, science dont il fut d'ailleurs l'un des pionniers les plus illustres. Dès 1919, alors qu'il œuvrait à Calcutta, Patrick Geddes donna cette définition prophétique, et encore à venir, de l'urbanisme : « Town Planning is fundamentally *human consideration* . . . »

Le secret de l'activité créatrice prodigieuse de Patrick Geddes – j'y reviens – c'est son amour de la vie qui triomphe de toutes les maladies de l'âme et du corps. À l'âge de 70 ans, Patrick Geddes arrive à moitié mort à Montpellier. Et quelques mois plus tard, il fonde le Collège des Écossais en périphérie de cette ville universitaire du Midi de la France. Et Boardman ne peut cacher son étonnement : « his quick recovery from colitis, malaria, debility and long over-work is something of a medical mystery . . . » Ce mystère de la médecine, Patrick Geddes l'explique lui-même dans une lettre datée de février 1923 et adressée à celle qui allait devenir sa deuxième épouse : « In plainest phrase, the condition of mental steadiness and of bodily health are one and the same – to know your *Work, & do it!* (. . .) Because I have learned that *the one thing* which can restore sane mind and body together is – *facing your work and doing it – day by day – until you can do it well – & then go on, doing it better!* » Un autre secret de la longévité dynamique de Patrick Geddes c'est ce merveilleux idéal qui ne l'a jamais quitté malgré tous les désenchantements : à l'âge de 73 ans, il écrit à sa chère Lilian : « You see I'm possessed by the urge to get something going on, of all I've thought & tried towards City betterment, and rural too – & towards getting some *life* into the dull education – machines they call schools & Universities. In short, *something* of 'Kingdom of Heaven' – or what you will! »

Mais le côté pathétique du labeur inouï de Patrick Geddes est admirablement résumé dans cette phrase de son témoin Philip Boardman : « Yet what stands out clearly in the tangle of Geddes's relations with other men is that a condemnation of either his ideas or his projects was often based on inability or unwillingness to understand them! »

Ce que je retiens surtout de l'ouvrage extrêmement touffu de Philip Boardman, c'est le véritable voyage intérieur dans la pensée de Patrick Geddes auquel le lecteur persévérant est convié, voyage qui a quelque chose d'incantatoire, comme si Geddes s'était réincarné dans la plume de son témoin. Geddes nous apparaît comme un marginal inspiré à l'imagination luxuriante et génératrice d'un foisonnement d'idées toujours neuves dans leur expression et souvent avant-gardistes dans leur application pratique. Toute sa vie durant, Patrick Geddes fut prodigue dans la découverte de rapprochements inédits et inattendus. Comme tous les visionnaires, il fut incompris et moqué par l'énorme majorité des bien-pensants de son temps. En tant qu'urbaniste, je puis témoigner que sa vision et sa prévision des problèmes urbains et ruraux sont quasiment incroyables. Un bon demi-siècle avant tout le monde, il dénonçait les méfaits de la rénovation urbaine et il pratiquait le recyclage des bâtiments anciens. Il fut même un pionnier du zonage agricole à Chypre, en 1897!

Ce livre est à la fois fascinant et décevant. Fascinant, parce que Boardman réussit à nous faire partager la vie intérieure extrêmement riche de Patrick Geddes, en intercalant, avec bonheur le plus souvent, d'innombrables citations inédites de Geddes ainsi que des témoignages de ses proches. De sorte que Boardman a peut-être écrit – était-ce son but conscient ou inconscient? – le testament que Geddes rêvait de laisser à feu son fils aîné Alasdair, ensuite à Lewis Mumford, « disciple rebelle », et ensuite à son fils cadet Arthur qui devint son assistant-urbaniste aux Indes. Décevant, l'ouvrage monumental de Boardman, parce que ce dernier a sacrifié la synthèse lumineuse et essentielle, qui manque, en voulant tout rapporter des déplacements incessants et internationaux de ce « globe-trotter » et de ce visionnaire polyva-

lent qu'il appelle affectueusement PG. En somme, Boardman n'a pas résisté à la tentation de nous faire connaître, dans les moindres détails, les résultats de son immense labeur dans la cueillette d'informations innombrables, mais de valeur très inégale, sur ce géant de l'intelligence, ce franc-tireur increvable et ce prophète-précurseur de l'avant-garde contemporaine des urbanistes et des environnementalistes.

JEAN CIMON
Québec

JONATHAN BROWN *Images and Ideas in Seventeenth-Century Spanish Painting*. Princeton, Princeton University Press, 1978. 168 + xi pp., 55 illus., \$20.00 (cloth), \$6.95 (paper).

Jonathan Brown est directeur de l'Institute of Fine Arts de la New York University. Il a fait ses études à l'Université de Princeton et a publié divers ouvrages par les soins de l'Art Museum de cette institution, dont deux monographies excellentes sur les dessins de Ribera et Murillo. Comme l'indique bien le titre, le présent ouvrage ne s'inscrit pas dans le même esprit. À l'étude complète et détaillée d'un sujet restreint fait place un survol du XVIII^e siècle espagnol dans son ensemble. Cette position nouvelle confirme, me semble-t-il, une évolution des études d'histoire de l'art. Comme l'a très bien exprimé l'éditeur des « Princeton Essays on the Arts », la grande majorité des chercheurs se sont, dans le passé, affirmés « by concentrating on individual artists and their works and by stressing discovery of new information rather than interpretation. As a consequence, the painter emerges *in isolation* from the forces that shaped his work ». J'ai volontairement souligné, dans cette citation, le phénomène d'isolation décrit ici et qui est très dangereux, je pense, pour une compréhension juste de la production artistique. Non seulement l'œuvre d'art apparaît détachée des contextes socio-culturel et socio-économique qui pourtant jouent, de toute évidence, un rôle certain dans sa gestation, mais encore l'artiste, volontairement présenté hors de son milieu, devient une sorte de demi-dieu que ne touchent en aucune manière les contingences de la vie quotidienne :